

Filigranes

revue d'écritures

Collectif
DE LA REVUE

Chantal ARAKEL
Arlette ANAVE
Jeannine ANZIANI
Teresa ASSUDE
Claude BARRÈRE
Chantal BLANC
Monique D'AMORE
Nicole DIGIER
Laure-Anne FILLIAS-BENSUSSAN
Christiane LAPEYRE
Jean-Jacques MAREDI
Michèle MONTE
Agnès PETIT
Marie-Christiane RAYGOT
Françoise SALAMAND-PARKER
Anne-Marie SUIRE
Anne-Claude THEVAND

Directeur
DE PUBLICATION
Michel NEUMAYER

Odette NEUMAYER
(Co-fondatrice † 2013)

FILIGRANES
1, Allée de la Sainte-Baume
F- 13470 CARNOUX-EN-PROVENCE
www.ecriture-partagee.com

(ISSN 0296-6409)

Filigranes, revue d'écritures, entend promouvoir les "hommes du commun à l'ouvrage" (Jean Dubuffet) et soutenir l'accès de tous au pouvoir d'écrire.

Aventure collective engagée en 1984 et poursuivie depuis, la revue a pour objet d'ouvrir un espace de coopération où l'écriture puisse se mettre en travail et où lecture et publication deviennent démarche partagée.

Lire un numéro de Filigranes, c'est repérer le dialogue des textes et découvrir comment les problématiques et thèmes proposés donnent matière à écrire.

Trois fois par an se tient un séminaire ouvert aux lecteurs et amis. C'est là que s'élaborent les choix éditoriaux contribuant à enrichir la réflexion de chacun au sujet de la création contemporaine.

Filigranes

N° 106
"Glanages"
(Décembre 2020)

Prix au numéro : **10 euros**
Abonnement 4 numéros : **30 euros**

Parution
quadrimestrielle

Filigranes



FILIGRANES - 106 - Glanages...

106

Filigranes

Revue d'écritures



"Récup' et maraudes"
Vol 2

Glanages ...

Filigranes a l'ambition de se mettre en conformité avec la "nouvelle orthographe". Conformément à la décision de l'Académie française, "aucune des deux graphies [ni l'ancienne, ni la nouvelle] ne peuvent être considérées comme fautives."

Glanages

(Récup' et maraudes - vol.2)

FILIGRANES	Éditorial	3
	VIVRES	
Christian ALIX	Terrain vague	5
Chantal BLANC	Mutare mundum	6
Anne-Claude SIMON-THEVAND	Méditation souterraine	7
Gislaine ARIEY	Depuis la borne (...)	8
Jacqueline L'HEVEDER	Chercheur d'épaves	10
Michele MONTE	Ouvertures	12
Noëlle De SMET	Des pages à colorier	14
Xavier LAINÉ	Plein de vides et de déliés	16
Marie-Noëlle HOPITAL	Les restes	18
	CHEMINS	
Teresa ASSUDE	Glissant	20
Chantal ARAKEL	Mya	21
Nedi AMADORI	Nasco in via Della C.	22
Michel NEUMAYER	Idomeni / Paris	24
Pascale LASSABLIÈRE	Être feuille	26
Anne-Marie SOUFFLET	Pensées pensées sur l'autoroute	28
Olivier BLACHE	Quand la terre s'endort	30
Arlette ANAVE	Ramasser le vent	31
Paul FENOULT	Pensées et soucis	32
	CURSIVES	
"Parmi nos auteurs fétiches" - Entre lecture et écriture, quatre auteures de la revue ouvrent plusieurs fenêtres sur la création et évoquent Thierry Metz, Marcel Migozzi, Jeanne Bessière, Michèle Finck		34

RECUEILS

Jeannine ANZIANI	En la mineur	44
Laure-Anne FILLIAS-BENSUSSAN	Rébus d'un scrabble	46
Georges XUEREB	Pillage et cueillage	48
Marie-Christiane RAYGOT	Esquisse pour un printemps	49
Annie CHRISTAU	Petits carnets	50
Anne-Marie SUIRE	Mission	52
Claude BARRÈRE	Piano aux Jacobins	54
Jean-Jacques MAREDI	Ombres croisées	55

À paraître en 2021

N° 107 - Ça peut toujours servir
"Obéissons à nos épluchures" nous conseille
Gaston Chaissac. On ne laisse pas tomber, car
rien ne se perd mais tout se transforme.
(Envoi des textes fin avril 2021)

Les illustrations
- Couverture (A.P.) -
Pages p.19 - 33 - 43 -
Nedi AMADORI



Pierre nous a quittés
en ce début d'été.

Pierre Torres fut le
fidèle, le premier.

Pierre, ce numéro
t'est dédié, toi
insatiable glaneur
parmi les mots.

Pierre, ami de
toujours, notre
si proche.

Retrouver notre hommage sur
<http://filigraneslarevue.fr/pierre-torres>



"Glanage ?"

(*"Récup' et maraudes" Vol 2*)

"Il n'y a pas de désir qui ne coule dans un agencement. Si bien que le désir, pour moi, ça a toujours été – si je cherche le terme abstrait qui lui correspond – (celui de) constructivisme".

Gilles Deleuze, *Abécédaire*

"Depuis la nuit des temps, depuis Lucie, peut-être avant, vous parcourez le monde, franchissez les grandes failles, longez les lignes de crêtes comme autant de lignes de vie. Infatigables voyageurs, femmes en marche, hommes de la migration, enfants du dépaysement"¹.

Entendez-le, il y a quelques années déjà, vous figuriez au sommaire d'un numéro. Il est vrai qu'en votre compagnie, *vagants extravagants*, nous rêvions de mondes où les savoirs seraient de miel et où, heureux, nous vous accompagnerions.

C'étaient des temps anciens. Nostalgiques et fascinés, de saison en saison, nous replongions vers vos récits anciens, vers le rouge or brun des paysages traversés, vers le noir de vos corps rompus se pliant et ramassant leur nourriture, vers le jaune blême de vos gilets de pauvreté. Vous, sans-terre, sans-nom, glanant, *"ramassant dans un champ les épis qui ont échappé aux moissonneurs, recueillant au hasard des bribes dont on peut tirer quelque avantage"².*

Mais l'heure tourne. Nos exacerbations consummatrices, nos brutalismes³, nos conflits, nos oublis (nature et humains confondus) : quelles démesures, quels excès ! Posant nos pas dans les vôtres, c'est à une réinvention que nous travaillons. Aux débordements annoncés, humblement nous résistons. Votre mémoire, vos savoirs perdus, vos ruses : c'est paradoxe que de nous en emparer.

Ce qui narre ici ? Qu'importe que ce soit en mots anciens : c'est au hasard, aux rires, au bonheur que nous faisons droit. Ils sont nos *vivres*. C'est aux jeux et oisivetés pareillement que nous songeons. Au *recueil* d'inédites rêveries et méditations que nous nous vouons. Les *chemins* que nous esquissons sont ceux des doutes aussi, des mémoires perdues, des blessures que nous esquissons. Nos inachèvements, nous les reconnaissons.

L'utopie est d'avancer vers des espaces où la création se fortifie. De donner à lire un abécédaire où don et partage retrouvent leur place dans un présent chamboulé. Où se dessine une humilité, une non-puissance recouvrées.

Tel est l'agencement vers lequel, par l'écriture, nous avançons. Ce défi ensemble nous l'assumons.

MN. (octobre 2020)

(1) *Vagants extravagants*, Filigranes 89 (filigraneslarevue.fr)

(2) Dictionnaire CNRTL

(3) "La transformation de l'humanité en matière et énergie est le projet ultime du brutalisme (...) [Je] plaide en faveur d'une refondation d'une communauté des humains en solidarité avec l'ensemble du vivant (...) à condition de réparer ce qui a été brisé" Achille Mbembe, *Brutalisme* (La Découverte).

Terrain vague (I)

Il y a dans mon enfance
Comme une incertitude entre hier et demain :
Un terrain vague
C'est peut-être pour cela
Que je suis plein de bosses
Mal fini

Juste le temps
De me faire une jeunesse
Avant l'assaut du béton triomphant :

De l'herbe
Des flaques
De la gadoue
Du vent
Des copains
Des filles

Terrain vague (II)
(approche intellectuelle)

(Tout de désordre et de vent)
Tentative "d'in(con)struction"

Espace à fonction non définie
Carrefour des vents de hasard
Liberté des buttes en suspens
Défi à l'ordre abêtissant

Terrains vagues, terrains vagues
Pour l'avenir
Des terrains vagues pour nos enfants
Plus de béton
Construisons
Des terrains vagues !

C.A.

Mutare mundum

Promenade, traversée bruissante sur épais tapis feuillu
En recherche de champignons, girolles ou lactaires
En voici un puis deux et davantage

Je m'en moque

Je préfère les glands encore verts tout petits en famille
sur une branchille
Ils sentent l'humus la fine pluie de l'aube
Avec du raphia j'en ferai des ronds de serviette
ou des nains pour la bûche de Noël
Couchés sur les feuilles humides de mignons cônes
pas vraiment ouverts
Je les mettrai dans un bocal où d'autres trésors
en puissance les attendent

Balade en bord de rivière L'eau chantonne doux
en sa course sans fin de clapotis
Elle a façonné ce bois flotté futur porte-clés
ou arbre pour la famille glandine

Elle coule éclairs sans tain

Marche en bord de mer éphémères traces de mes pas
Concert de vagues en fausse agonie et fuite en ressac
Solens et bigorneaux tellines et étoiles de mer
seront colliers ou tableaux
Là des galets rouges noirs beiges gris marron tachetés
piquetés striés des grands des minuscules
Je fabriquerai dessous de plats ou chemins de rêves

C'est décidé dans ma bibliothèque j'installerai
un coin hyléthèque
Aux côtés des livres et des papiers des pinceaux
et des couleurs
Mes collections de bouchons plastiques cartons
côtoieront mes dernières récoltes
Avec de quoi coller couper ériger émietter
transformer réinventer

Poétiser le monde

Ch. G. Bl.

Méditation souterraine

Les papillons virevoltent au son des cigales.

Le regard grave cet instant sur l'écorce de la vie.

L'éphémère d'une mue se mêle à l'intemporel de la mémoire.

Cheminer à l'affut de soi-même éveille la respiration silencieuse.

Chavirer, résister, panser ses maux animent le souffle de l'âme.

Amasser ses pensées et les ancrer dans le miroir de l'existence.

S'enchaîner à la cage de la liberté et s'évader avec les oiseaux.

De leurs plumes, dans un dédale de partitions, écrire sa mélodie.

Esquisser sa vie au pinceau vert de l'espérance.

Se suspendre au temps nacré des galets.

Se réfugier dans sa bulle, asile d'un monde fissuré.

Se frotter aux lettres susurrées par le livre de la terre.

Emprunter au vertige céleste des paroles irisées.

Les faire tourbillonner en semant des étincelles.

A-Cl. S-T.

Depuis la borne initiale sur le chemin des possibles

Cinéma

Sebastião Salgado a photographié des mineurs agglutinés dans un puits gigantesque, des Africains mutilés par la guerre, des champs défoncés par les mines, des déserts de feux. C'était avant de planter avec Lélia des centaines d'arbres sur les terres de l'enfance. Dans le documentaire de Wim Wenders, il apparaît en noir et blanc au bord de la rivière qui l'a vu naître et la géographie de son visage est une œuvre en soi.

Musique

On ne se défait jamais tout à fait de la musique de Marin Marais grâce à Pascal Quignard et Alain Corneau. Ceux qui créent jettent des passerelles qui foudroient les préjugés. Après, on les traverse presque sans y penser, comme à l'aveugle.

Théâtre

Les gens de théâtre forment un monde à part, difficile à arpenter pour qui n'en est pas. Le confinement m'aura fait approcher Wajdi Mouawad grâce à son journal diffusé quasi quotidiennement sur le site du théâtre de la Colline, faisant "de lui un frère de circonstances partagées ; le mot "colline" a certainement joué, comme en arrière-plan, le rôle de catalyseur, favorisant nos retrouvailles à la nuit tombée.

Chanson

Lalala... Trois syllabes suffisent. Quel que soit l'âge, on a toujours une chanson qui tangué sur le bout de la langue pour se tenir en équilibre entre chute et exaltation. Lalala... jusqu'aux frontières terrestres qui cèdent.

Ombre

Est-ce que les arbres qui côtoient les humains durablement apprennent leur langage, se languissent d'eux lorsqu'ils s'absentent, ravissent leurs songes pour rêver à leur tour, épousent leur désarroi, leurs peines ? J'aime à le croire...

Objets

Blanc / Recevoir
Noir / Appeler
Jaune / Déjeuner
Vert / Ranger
Bleu / Écraser
Orange / Oublier ?

Chiffres

Les règles de calcul sont des alambics hermétiques et féconds pour qui sait à peine compter mais ose les déployer et s'en distraire. Je rêve d'une règle de calcul pour comprendre mes pairs lorsque mes instruments personnels sont défaillants, une règle qui aligne sensations-aspirations-nécessités par le seul mouvement d'une loupe révélatrice, laissant une ligne disponible au hasard des combinaisons et la possibilité de repartir à zéro.

G.A.
Juin 2020

*Pour toi,
chercheur d'épave en bordure des flots.*

Si comme un bois flottant
ma bouteille dérive
auprès de tes pieds tendres enfouis en sable doux,
fais-la une œuvre d'art.
De celles qu'on voit souvent dans l'abri des pêcheurs.

- tu trouveras les gestes, je sais -

Orne-la de lichen longuement séché au soleil
durci piquant austère,
pareil à la couronne d'épines
qui fut celle d'un autre homme.

- de toi j'attends ce miracle-

Je prie pour que mes mots si longtemps enfermés soient lus.

- les auras-tu déjà parcourus ? -

Dans la bouteille se trouve ma croix.

- mais tu le sais puisque tu l'as ouverte -

Qu'une fois posée
comme statue votive,
en un creux de rocher,
on sache que d'un être est sorti « aimez-moi »
que d'un autre est venu « je t'aime ».

- et tu es celui qui -

Je ne souhaite ni fleurs
ni fier enterrement.
Quelques grains de ce sable
quelques gouttes de cette eau.

- tu l'as compris n'est-ce pas -

Pas même mon nom gravé.

- que d'ailleurs tu ne connais pas -

Car nous ne sommes qu'Un,
nous, les naufragés de la vie.

- pourquoi cette larme sur ta joue encore ronde ? -

Que le silence est beau
au sein des roches
liées à l'éternité,
par les vagues battues.
Et Nous tous, ici à jamais rassemblés.
Érige-nous un sanctuaire.

- À toi notre mercie -

J.L'H.

Ouvertures

Zingaro

C'est comme au commencement de tout
On distingue à peine les ombres des chevaux qui paissent dans
la prairie nappée de brume
Premiers cris d'oiseaux avant le lever du jour, premiers
hennissements
Le monde avant nous, notre hâte, nos soucis, nos crimes
Peut-être que l'art nous offre le monde sans l'emprise
Les chevaux se frottent l'un à l'autre, se défient, s'éloignent,
se rapprochent
Tu te tiens sur le seuil d'un mystère où tu ne pénétreras
jamais
et cela te rend profondément heureuse

Pinède

Les pins se déhanchent doucement
danseurs silencieux ils se balancent
haubans solidement cramponnés au sol;
Dentelle après dentelle
leurs légers bouquets d'aiguilles font signe
et font ombrage
malgré tout.
Les pignes ponctuent de notes noires leurs écorces grises
c'est la partition de la forêt sur fond de silence bleu
l'écho graphique du crissement des cigales
l'un dans le multiple face à l'unité compacte de la mer
bientôt le vent va se lever
et les pins bruiront comme le ressac.

Bergman premiers films

Le grain si sensuel de la pellicule en noir et blanc
Les rochers de la Baltique
respirent doucement au soleil
gros dos ronds de phoques placides
seins et fesses où perle la sueur
Les nuages vont et viennent
chargés d'orage
ou aveuglants de clarté
et la mer se hérissé de milliers de petits miroirs scintillants
puis s'opacifie brusquement
On sent le vent la chaleur le rafraichissement du soir
Dans la lumière tour à tour brutale et veloutée
les visages s'éclairent
s'assombrissent
Les yeux : double lac transparent
tourné vers ce que nous ne verrons pas
horreur douceur on ne sait pas
Les rochers placides se couvrent de nuit

Coltrane

La musique s'élève dans l'obscurité grandissante
Vibrations du saxophone comme une voix
disant que c'est fini
que la chaleur a relâché l'emprise
qu'on va pouvoir s'abandonner doucement à ce qui vient
La lune se lève, pleine, imposante, tutélaire
Le feuillage s'agite faiblement
très noir sur le ciel encore clair
Un hululement bref agrandit l'espace
La musique a ouvert les portes de la nuit
et tu fais les premier pas

M.M.
septembre 2020

Des pages à colorier

Les enfants dorment
Ils ont posé les yeux sur des images bleues
des images en papier
des images en lumières
des images à mille lieues
J'ai vu l'air de leurs yeux
Ils allumaient des feux

Les enfants dorment
Ils ont cueilli des mots pour dire des jours d'eux
des jours de grande école
des jours de collines et de creux
des jours d'envols
J'ai entendu leurs mots
Ils chantaient à pleins jeux

Les enfants dorment
Ils ont couru, sauté sur le trempline agité
le tempo comme ils disent
le tempo des élans
pour tous les bonds et les bêtises
J'ai réchauffé leurs pieds
Ils dansaient le printemps

Les enfants dorment
Ils ont pris dans leurs bras des poupons, des poupées
des poupées de coton
des doudous de baisers
et des poussettes pour les promener
J'ai reconnu leurs mains
Elles ont caressé des bébés

Les enfants dorment
Ils ont tenu toutes les bougies de leurs printemps
des flammes en rêves rouges
des flammes en soucis blancs
et la mèche qui prend
et la mèche qui bouge
J'ai gardé leurs bougies
Elles coulaient sur le temps

N.d.S
Mars 18

*Pour Anaë, Chelsea, Elouann, Hassan,
Isis, Léa, Louka, Maëlya, , Naïm, Noah,
Sacha, Théo, Ziggy et tous les autres*

Plein de vides et de déliés

*L'homme voit bien ce qu'il a,
mais il ne voit pas ce qu'il est.*
Maria Zambrano

Tu ne récoltes pas ce que tu sèmes.
Ce que tu sèmes, tu ne sais où, qui germe et annonce
d'autres récoltes.
Bon grain, ivraie, tu t'en moques.

À la chronique des objets trouvés, tu ramasses tout ce
que tu trouves.
Mots enlacés, endiablés.
Mots encanaillés, tombant comme pluie dans
ton escarcelle blanche.
Jamais vraiment vierge, l'escarcelle des pages.

Tu t'en vas pêcher au hasard, dans les méandres
algorithmiques.
Tu sors de la poubelle un puzzle, des paires de chaussettes
dépareillées, un vieux chapeau sans forme, une multitude
d'objets jetés là pour faire de la place.
Le vide des uns fait le plein des autres.

Je ne sais plus, à chaque émotion, tant de mots tombent en
mon panier !
Je ne sais plus, les objets accumulés qui chacun portent
leur propre histoire.
C'est un peu la mienne, des ombres m'y accompagnent qui
ont vécu.
Je suis un collectionneur d'ombres et de souvenirs.
Ils s'alignent, page après page, eux, dans des boîtes ou
devant les rayonnages de livres, en un cabinet de curiosités
infinies.

Je ramasse et j'accumule.

Gorgones plantées dans des galets roulés dans le sable,
bois flottés, papillons de carton d'un grand jour de
tendresse, un enfant, puis deux, puis trois, éternels absents
qui ne savent pas à quel point ils hantent ma fugitive
mémoire.

Je lis et j'accumule.

Livres après livres ils m'encerclent, dressent sous mes yeux
le spectre de devoir m'absenter un jour sans avoir dévoré
tout ce que mon petit esprit voudrait avaler.

Je collectionne les hors.

Hors sujet, hors temps, hors d'œuvres.

Noyé parmi ces ombres furtives, je tente en d'ultimes
pages, elles aussi accumulées en hypothétiques ouvrages
posthumes, de trouver le raccord.

Mais toujours la faille qui s'ouvre sous mes pas.

Toujours la faille qu'aucune collection ne saura combler.

J'ai la mémoire décousue.

J'ai le propos hors sujet.

J'ai l'intense souvenir d'avoir été ici et là, ramassant à
chaque étape quelques vagues souvenirs à ranger, à déran-
ger, à laisser traîner dans la poussière du temps.

X.L.

Juillet-août-
1er septembre 2020

Les restes

Le geste millénaire de la glaneuse sur le tableau de Millet,
Les ramasseurs de paille, de pommes de terre, de fruits
mûrs se figent

Dos courbés,

Corps penchés,

L'échine ployée...

Des photographes découvrent des objets abandonnés sur la
plage, des chaises dont les couleurs ont pâli sous l'effet
conjugué du sel et du soleil, de l'eau et du vent,
- des brouettes pastel, des pelles et des seaux gisant là,
des os blanchis, du bois mort.

L'ombre de Sam Rodia s'allonge au crépuscule ; il ramasse des
débris de vaisselle, céramique, coquillages, des tessons de
bouteille, des éclats de verre, déchets urbains de provenance
variée pour édifier ses tours polychromes, étincelantes.

La silhouette de Tinguely hante les dépôts d'ordures ;
il récupère pièces hors d'usage, engrenages au rebut, carcasses
métalliques afin d'inventer de joyeuses machines qui vibrent,
grincent, giclent, s'ébrouent et parfois se sabordent.

*gesto imparato da piccola
la mia mamma si chinava sempre per
raccogliere le erbe spontanee, così
faceva la mamma della mia mamma*



(c) Nedi Amadori
(Voir p.22)

Glissant

Ce rocher sur lequel butent les pas de ceux qui cheminent
Cette route des vents du sud
Des rencontres sans secrets
Tu attends sans attendre ce qui pourrait te surprendre
Veux-tu faire autre chose que ce que tu sais faire ?
Ta vie éperdue, errance en quête

Que faire de l'invisible, ce sol grouillant
de ce qui fut autrement

De ce qui est encore

Tu suis les ombres au gré du temps

Tu t'approches au plus près de ce qu'on ne voit pas

De l'étrange, de l'inconnu

Cet étranger en toi

Que faire de cette nourriture inattendue ?

La sève de la terre monte et tu avales d'un trait

Feuilles gorgées de gouttelettes

Ta soif rassurée un instant

Tu attends au plus près des creux des arbres

Seule la vie connaît les secrets des écorces mortes

Glissant

Tu t'attaches aux rocs, aux gorges

À ces bruits assourdissants qui ne se disent pas

À ces pas vagabonds qui s'approchent

Tu ramasses pour apprendre à regarder

L'errance solidaire des eaux

T.A.

MYA

Fille de la mondialisation, férue de la langue de Molière, avec de la détermination, elle a quitté les champs, les rizières.

Inscrite en Lettres Classiques à Paris, elle vit dans sa chambre sous les toits, son pécule comme un fait accompli a glissé entre ses doigts.

Elle a investi dans un vélo, trois fois par semaine elle s'élance, fait les fins de marchés ; rodéo ! Glanant de-ci de-là quelques pitances.

Comment se nourrir sans revenus ? Des petits boulots, rares encas, son oxygène les invendus, elle fait ventre de tout cela.

Elle grapille quelques surplus de nos vies nanties et abondantes. Ce défi ne lui a pas déplu. Les études en français ça l'enchantent !

Depuis ses racines colorées elle retient des siens la chaleur. Elle passe outre les préjugés, elle s'arme avec courage, ardeur.

Elle a relu Maryse Condé, Saint John Perse et le père Labat. Son but, la poésie libérée du passé, ce sera son combat.

Elle invente sa vie chaque jour, sa passion du verbe l'assouvit. L'ambition est sans détour, Mya survit plus qu'elle ne vit.

Ch.A.

nasco in via Della Camminata
nasco il 4 ottobre
il giorno di San Francesco

prima è camminare
poi raccogliere
poi è scrivere

poi è regalare parole
scritte sui legni portati dal mare

il mare c'è sempre

camminare
sulla riva...
da sola
per riempire il vuoto

il mare fa compagnia

raccogliere

gesto imparato da piccola
la mia mamma si chinava sempre per raccogliere le erbe
spontanee, così faceva la mamma della mia mamma

guardare in terra e raccogliere
chinarsi
prima le conchiglie
poi i sassi
infine i legni
oggi la plastica e i rifiuti
raccogliere tesori
che potranno servire per inventare nuovi tesori...

gesti semplici
contatto con me e con il cosmo

je suis née Via Della Camminata
je suis née le 4 octobre
à la Saint-François

d'abord marcher
puis recueillir
puis écrire

puis offrir des mots
écrits sur les bois apportés par la mer

la mer est toujours là

marcher
sur le rivage...
seule
pour combler le vide

la mer tient compagnie

ramasser

geste appris toute petite
ma mère s'est toujours penchée pour ramasser les herbes
sauvages,
tout comme le faisait la mère de ma mère

regarder sur le sol et recueillir
se pencher
d'abord les coquillages
puis les pierres
enfin les bois
aujourd'hui plastiques et déchets
recueillir des trésors
qui peuvent servir à inventer de nouveaux trésors

gestes simples
contact avec moi et avec le cosmos

N.A.

Idomeni / Paris

eurer gedenkend / en pensées

*I wish there was a treaty (bis),
Between your love and mine
Leonard Cohen, Treaty (songbook)*

1

enfance des campagnes traversées
vallons où tu avances
chemins où je te suis
cascades où tu plonges

parfum du Nord qu'à tes côtés je prends
eaux de toi où je me baigne
vent de la terre le soir venu parcourant mes mers

ton savoir
un jour sera-t-il mien ?

tu n'as qu'un âge Anton'
tu es homme, tu es femme,
à tes côtés longtemps j'étais enfant

2

Stirb und werde / Meurs et deviens

printemps des coquelicots
rouge désir dans les champs
je suis un

étés gorgés de fruits
nous nous désaltérons
deux nous sommes amour

vignes d'automne
nos habits peu à peu décousus
trois je suis, quatre et cinq et

3

hiver

formant légion
vous, chaque soir
froid qui pique
argéras qui percent
toiles au sol
ciel cloué
vallées de larmes où vous marchez

pieds qui saignent
vous, encore
si proches de nous et si loin
encampements vos nuits effacées

Idomeni / Périphérique Nord / Sangate /
vous toujours, de siècle en siècle,
vos lieux, vos noms gommés

femmes, hommes, vous
dans vos pas à l'aube à vos côtés
enfant je demeure

4

lignes sur le sol, lettres sur la page
un atlas s'ébauche
ombres et lumières, visages que je consigne
balafre, un texte naît

5

I wished there was a treaty / un pacte seulement
Between your love and mine / nos vies aux vôtres lacées

M.N.

(1) Anton Reiser est ce vagant, parcourant les régions d'Allemagne profonde, de foi piétiste, à la recherche d'un sens à sa vie. *Anton Reiser* est le titre d'un des premiers récits d'apprentissage de langue allemande d'un 18ème siècle finissant.

(2) J.W.Goethe: "Stirb und werde ! Bist du nur ein trüber Gast / Auf der dunklen Erde" / (Meurs et sois / pauvre hère te voilà /sur la terre obscure)

Être feuille

À Johanna

Elle gît dans une autre couleur
On la reconnaît encore

Une coupure là, une pustule ailleurs
Tracent d'anciennes douleurs

Tout liquide s'en est allé
Toute chair s'est desséchée

Trop vite l'éphémère s'est envolé
Avec les souvenirs à peine oubliés

Sur le sol elle repose, légère
On dirait qu'elle attend

Le soleil l'habille de lumière
On la regarde tendrement

C'est une responsabilité d'être feuille
S'attacher, être port pour la sève

Donner, protéger, passer
Se détacher, avoir une vie brève

Un jour, irrésistiblement elle a poussé
Vers un lieu qui devait être sa place

Elle a percé le bois, le dur, le froid
Elle a caressé le fruit dans sa nasse

Au creux de ce matin, elle a cédé
C'est le milieu de l'automne, elle s'efface

Le ciel irrévérencieusement bleu
Retarde inconsciemment la nuit

La rosée viendra faire son travail
Lourdeur humide qui enfouit

Sur elle mes yeux s'accrochent
Un jour je serai feuille
Au crépuscule, mouillée de rosée

P.L.

Pensées pensées sur l'autoroute

Quand les frontières qui s'étaient effacées
se sont refermées
Quand la circulation de chez moi à chez moi
s'est trouvée interdite
Quand masquer le sourire la colère le désarroi
est devenu obligatoire
Quand gestes barrières ont soudain creusé des fossés
Alors...
Alors quoi ?

Suspens
entre révolte et soumission
entre bataille et résignation
entre blessures oubliées
et souvenirs réveillés
entre femme stupéfaite et femme fatiguée
entre mes origines de là-bas
et mon quotidien d'ici
Oui... C'est toujours à qui perd gagne

Je m'apprêtais pourtant à me réconcilier avec ma vie de
funambule

Je presentais une terre en jachère
je croyais entr'apercevoir un horizon plus paisible
où j'aurais moissonné des bouquets d'étoiles filantes
Mais en ouvrant par mégarde mon débarras
j'ai trouvé des pensées blessées séchées oubliées
bien rangées dans un coin de mes oubliettes

Suspens...

J'avais appris le grand écart
on m'oblige au saut de l'ange
Et puisque les mesures deviennent démesurées
nécessité de désobéir devient vital
Donc affrontons afin de ne point perdre pied

Affrontons qui ? Quoi ?
Simplement le courage de l'outrage
les questions les regards hostiles
les qu'en-dira-t-on
Et osons...
la lutte l'hésitation la différence
le hors norme
Et...
le sourire la solitude la confiance...

Le suspens

A-M.S.
entre France et Allemagne
12-13 septembre 2020

Quand la terre s'endort

Dans le pli de son bras, panier d'osier tressé, il referme la porte sur les bruits de la vie.

En quête de son silence, il sort déposer ses pas tranquilles sur le trottoir.

Il avance humblement et monte là où les chemins se croisent, là où plus rien ne se compte.

Il sait que, même s'il ne sait plus, il apprendra encore de ses mains, de ses yeux.

Il poursuit sa route, avance, dépasse les dernières maisons.

Il se souvient de cette saison où l'odeur dans le soir est lumière.

C'est quand les granges débordent de paille, de foin et que le grain, bien rangé au grenier, attend.

Quand la récolte est terminée, le travail achevé et qu'il peut enfin écouter, seul, le silence de la terre.

Il goûte alors au calme de la fin de l'été, contemple la nature au repos.

Seules, dans l'ornière du chemin, quelques poignées d'épis, évadées des sillons, ondulent au vent.

O.B.

Ramasser le vent

Haleurs, chaleurs...
Tout contre le quai
La vie reprend

Le point qui espère
L'appui d'une serrure
Entre soi et soi

S'envole
En point de vue

Semée d'os
La mer s'étale
Au pied du sable

Le vent serre le ciel
Lisse les dunes

La lune
Dispose
De l'été

A.A.
Marseille Aout 2020

PENSÉES ET SOUCIS

effluves de fleurs glanées
sur les bas-côtés
de nos fausses routes

AVANT LA TEMPÊTE

entre les gros nuages noirs
les tout derniers
rayons de soleil

FIL DU RASOIR

les images défilent
au fil des insomnies
en file affolée

RAFALES

coups de feu dans le noir
lames de poignard
brouillard de cauchemar

PRESENTIMENTS

sombres considérations
glanées aux vents mauvais
de l'air du temps

LUNE ROUSSE

un papillon de passe
sous un néon d'hôtel
à la nuit tombée

NATURE MOURANTE

au fond d'une poubelle
un bouquet fané
en décomposition

SARCLAGE

les mots restants
en dehors de tous ceux
abandonnés et omis

CHAMP DE GRILLONS

pure musique
dans les choses les plus simples
la beauté du beau temps

ROULETTE

de rien ne va plus
à plus rien ne va
les jeux restent à défaire

P.F.

*prima è camminare
poi raccogliere
poi è scrivere*



(c) Nedi Amadori
(Voir p.22)

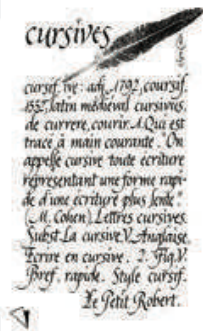
cursif, ive :
adj. 1792 ;
coursif ; 1532 ;
latin médiéval
cursivus,
de currere,
courir.

I. Qui est tracé
à la main
courante.
"On appelle
cursive
toute écriture
représentant
une forme
rapide
d'une écriture
plus lente".
(M. Cohen),

Lettres
cursives.
Subst.
La cursive. V. Anglaise.

Écrire
en cursive.

II. Fig. V.
Bref, rapide.
Style cursif.
(Le Petit
Robert).



Parmi nos auteurs fétiches...

Quatre premiers témoignages

"Les figures tutélaires nous protègent et plus, elles nous constituent. Ce serait une illusion de croire que les écrivains ne viennent de nulle part" nous dit Hervé Le Tellier, un des membres de l'Oulipo. Dès sa naissance cet "Ouvroir de littérature potentielle" a porté haut et fort l'affirmation et la reconnaissance des filiations littéraires, certaines affichées, d'autres sciemment masquées. Merci Raymond Queneau, un de ses fondateurs et poètes.

Cursives ouvre quatre portes. Ce sont quelques témoignages proposés par des auteures de *Filigranes*. Elles évoquent quatre poètes qui comptent et disent combien leurs propres manières d'écrire et de lire en sont nourries.

À chaque fois elles explicitent des usages et des normes. Elles confirment que se reconnaître dans les choix de travail et de vie d'un autre nous portent. Parfois dans la longue durée.

Toutes expriment un usage de la langue poétique dans lequel nous pouvons nous retrouver en humble fraternité et sororité.

Leurs analyses sont autant d'hommages rendus à des êtres, connus et inconnus, qui, en création comme dans la vie, nous sont chers.

*Cette rubrique est amenée à se poursuivre
au fil des prochains numéros.*

Thierry Metz

Le choix de Marie-Christiane Raygot

Encore quelques pas dans les travées, toute nouvelle convertie, voilà que je me détourne des ors, des cantates, des rutilances pour me déplacer vers la terre, le seau, les planches, les gravats. Vers la nudité d'un dépouillement, que page après page, j'emporte comme le plus pur des talismans. Voilà que je délaisse l'incantatoire :

" Grand âge, nous voici / Fraîcheur du soir sur les hauteurs" (1)

Pour ne désirer qu'entendre ...

*"pleine terre / rien ni personne alentour /
sinon l'arbre le chêne / et maigre l'herbe"*

*"L'autre / Ce visage qui ne sera nu que par /
des sources que par l'herbe / interrompu par ma voix /
je t'accorde pour continuer / à mes mots " (2)*

Parle-t-il encore, parle-t-il toujours à petits bruits, sans pathos, de la déchirure, de Vincent, huit ans, le deuxième de ses trois enfants, fauché par une voiture sur la Nationale !

Thierry Metz était manœuvre. Sans diplôme. Il travaillait comme saisonnier sur des chantiers de terrassement, dans les abattoirs. Il écrivait des poèmes. Soutenu par Jean Grosjean, il avait publié chez Gallimard (1990) l'admirable *Journal d'un manœuvre*. Autodidacte, aux confins du silence et du mot, sur l'attente, la fatigue, la répétition, la fraternité avec les compagnons de misère : "avec sa pioche, Thierry extrait des diamants noirs", a dit Jérôme Garcin.

Il est des êtres pareils à des torches, quelquefois la chance nous offre de toucher leur lumière, d'emprunter le chemin qu'elle dévoile, j'ai eu ce bonheur, je l'ai encore à tenir dans mes mains.

*« L'oiseau / comme un livre / Dans le monde froissé de la page /
Je l'emporte comme un caillou /c'est tout ce qu'il restera
du bois que je veille / d'une promenade à l'autre (...) »
« les voix étaient un bruit lumineux sous le vent » (inédit)*

Langue simplifiée, quotidien modeste partagé, pianissimos berçant, dans l'oreille ce silence faisant une telle alliance avec les mots qu'il ne soit pas possible de les dissocier, de reconnaître la part de chacun.

*« Cela en un jour / à trancher quelques racines /
en plein vent / la pelle ou le feu / beaucoup de terre
La main comme un oiseau / enfermée / dehors
j'en fais une écriture / une langue appelée nulle part / et une fenêtre » (3)*

D'un stage de maçonnerie qui a duré neuf mois il écrit *Dans un grenier de chagrin* et *Lettre à la bien-aimée*

« *Creuser ta voix c'est entendre au loin un ruisseau.
C'est aller chercher l'eau, t'en donner,
et seulement du bout des doigts connaître la soif* ».

Sans appui, dans l'écart où s'abîme ou se lève la parole, il ne cesse de creuser, d'ouvrir, de fermer le mot pour ventiler tous les suc.

Pourtant la poésie ne sait plus tendre la main. Ses dernières étoiles s'éteignent, s'éteignent. La pelle de l'enfant devient de plus en plus pressante.

« *30 janvier, 16 heures c'est fini, je quitte l'hôpital. C'est terminé* ».

Quelques semaines plus tard, à 41 ans, Thierry Metz choisit de disparaître. (Hôpital psychiatrique de Cadillac).

M-Ch.R.

- (1) Saint-John Perse, *Amers*
- (2) Thierry Metz, *Terre* (Opale Pleine Page)
- (3) Thierry Metz, *Entre l'eau et la feuille* (Arfuyen)
- (4) Thierry Metz, *Lettres à la bien-aimée* (Gallimard)

.....

Marcel Migozzi

Le choix de Michèle Monte

J'avais écrit il y a longtemps un bref article sur Marcel Migozzi où je le qualifiais de "jardinier des mots"⁽¹⁾. Cette expression faisait bien sûr allusion aux nombreux poèmes qu'il a consacrés à son jardin, et, plus largement, à la terre, provençale, corse ou plus lointaine, aux arbres et aux oiseaux. Mais elle évoquait aussi le travail patient de celui qui assemble des mots simples, connus, ordinaires, mais en tire des fruits savoureux et inattendus. Marcel Migozzi est un poète qui redonne au quotidien son poids d'intensité, qu'elle soit heureuse et légère, ou amère et pesante. Du désir de justice, enraciné dans l'enfance pauvre jamais reniée, de la force de l'amour, tour à tour ivresse charnelle et compagnonnage patient, de l'attention aigüe aux saisons du corps et aux mouvements de l'histoire, naissent des poèmes où les mots sont revivifiés par leurs étonnants voisinages.

(1) <https://poezibao.typepad.com/poezibao/2008/03/le-jardinier-de.html>

*La chair la blanche le bouquet, on était jeunes,
On avait l'une sous la main
Lisse sous le torrent du corps,
L'autre fourrée dans les paumes, la neige.*

(Des jours, en s'en allant, éditions Petra, 2016, p.51)

En quatre vers, se trouvent associés la peau, les fleurs, le feu et l'eau, dans un enchevêtrement de sensations : emportement du désir transmis par le jeu avec l'implicite, la syntaxe heurtée, la juxtaposition pressée des mots, unis dans un éclair blanc qui va de la chair à la neige.

Dans une série de poèmes de quatre vers débutant tous par « quelque chose » et évoquant les oubliés de la modernité clinquante, on peut lire :

*Quelque chose dans le poème
De désarmé comme ne pas
Dans la boue sans issue de vie
Pouvoir retrouver du travail*

(Cité aux entrailles sans fruits, édition Gros Textes, 2010, p.28)

Tout vient du placement des mots dans la strophe, de la négation au bord du vide, de la succession implacable des trois noms du vers 3, du retentissement de l'unique adjectif.

Souvent le poème commence par une notation apparemment banale mais qui convoque toute une atmosphère : « Pas un chien sous les arbres chauds », pour s'ouvrir tout à coup à l'imprévu :

« Passera une jeune fille / Dans le rouge / De l'imagination »
(op. cit. p. 15).

D'autres fois, il inscrit d'emblée une tension :

« dans un éclair de fermeture doigts »

que la suite viendra dénouer ou amplifier. Plus rarement, il débute comme une énigme :

« Foudre verte fourchue »

qui sera ensuite éclairée ou aggravée.

Déjà dans les premiers recueils - notamment l'admirable *Tout est dans perdre* (éditions Telo Martius, 1990) - mais plus encore dans les derniers, l'émerveillement le dispute à la mélancolie ou à la colère. L'enfance revient comme un leitmotiv, car

« l'enfance clé de vie possède / de tes jours secrets la combinaison »
(À la fenêtre sans rideaux, éditions de l'Atlantique, 2012, p.20),

et, avec le vieillissement, le constat sans concession de la dégradation du corps et la présence de la mort se font plus obsédants (...) :

*la vie n'a nul besoin de sucreries sentimentales
elle a réservé parmi des ombres anonymes une chambre
pour la dernière nuit contre le mur du fond tourné
son vieux visage qui a déjà vu l'invisible c'est le soir les fenêtres
disparaissent le cœur cesse de rougir il bat pour la dernière fois
le corps s'éloigne*

(ibid. p. 4)

Cette lucidité désespérée s'appuie sur un travail de langue qui ne recourt pas aux métaphores voyantes, préférant des personnifications plus discrètes, un jeu sur la polysémie et la mise en suspens du sens par les blancs qui distendent les alliances trop attendues et créent de nouveaux liens. Et la force des mots devient résistance au pire, même si des recueils comme *Derniers témoins* en questionnent la pertinence.

Mais, comme la lumière n'est pas absente même des recueils plus sombres, je terminerai par l'amandier de janvier qui parcourt l'œuvre de Marcel Migozzi depuis longtemps et dont la blancheur ne cesse d'appeler l'écriture :

*Dans la duplication des ailes
Dans la blancheur jaculatoire
L'amandier monte au ciel.*

*Auréolé d'abeilles, qu'il mérite
Que la foudre l'envie.*

(Nuit et jours, éditions Phi, 1995, p.34)

*un torrent à l'arrêt
l'écume / éclaboussée d'abeilles*

*

*crue moussue / pures fleurs
inondant le regard*

(Ruralités, éditions Alcyone, 2016, p.39)

Ici les métaphores transfigurent l'arbre à la mesure de l'éblouissement de celui qui regarde, les synesthésies se bousculent, le langage entre en fête tout en restant tenu par les rênes des vers courts ou de la syntaxe précise.

Pour moi, lire Marcel Migozzi, c'est à la fois devenir plus attentive au réel qu'il observe avec acuité et me mettre à l'écoute d'une voix qui, tantôt directe, tantôt détournée, communique au lecteur sa quête toujours renouvelée d'une justesse du langage.

M.M.

Jeanne Bessière ⁽¹⁾

Le choix d'Anne-Marie Suire

J'entre dans la lecture de ses recueils comme dans une pièce obscure, à pas lents, en prenant soin de ne rien heurter, avec un doute. Ce n'est que dans le temps de cette précaution que l'on trouve bientôt à s'approprier, l'on s'assure, le pas s'affermir et les contours s'affirment, alors un frémissement vous prend, qui tient. Puis l'émotion se révèle et vous garde, comme une ombre propice. Tantôt, on s'en défie, qu'elle ne vous submerge ou vous déstabilise. D'une page l'autre, elle vous tient de l'indifférence déjouée à la gravité des choses de la vie, de la beauté du monde à ses failles, le texte conduit par une retenue assumée, une tension que rompt tantôt le jeu d'une malice ou un état de douceur. Les limites de vos représentations se déplacent, le réel égare ses repères, se réinvente dans la pureté et la profondeur de cette parole mélodieuse et forte et ...

*« Parfois l'obscur désir de laisser trace
t'invite à transgresser la poreuse paroi des songes »*

et l'on acquiesce au constat

*« Vivre est couleur de perte
et de sagesse »*

Je les ai connus ensemble, Jeanne et René, ils étaient peintres, elle poète.

*« L'arche avait pris le gîte
et nous étions ensemble
à contre-nuit main dans la main »*

Je les ai vus créer, peindre, graver, accueillant généreux, visiteurs, élèves, amis. J'ai lu les poèmes de Jeanne Bessière ⁽¹⁾, je l'ai entendue dire ses poèmes, sa voix, le chant des mots. Dans ses vers la nature est là, d'une présence essentielle, vivante, vibrante, celle de la Bourgogne et de l'Anjou de la jeunesse, du Nord qu'elle aime, de notre garrigue nîmoise où elle vivait maintenant, quand je lui rendais visite.

*"Toucher
l'enfance du matin
la vie qui bouge entre les branches » .*

Le paysage, l'ombre, le seuil, le reflet, la nuit sont réceptacles, récipiendaires ou révélateurs de nos vies, nos espoirs, nos désirs, nos destins :

*« La vie la mort un jeu de balles
un jeu de rôles
où le perdant reprend gage
quand la nuit se fait chair
dans l'épaisseur des murs »*

Elle a tenu le projet au :

« *double jeu des apparences : à la fois se fondre dans l'infini*
- *ciel, mer, nuit - et se rassembler dans la réalité vécue de l'instant* »

Poèmes inséparables de l'œuvre peinte, aquarelles à la rencontre des transparences et de la figuration, traits parfaits de la gravure. Dans la lecture des poèmes de Jeanne, à l'entendre les lire, à partager des moments de dialogue dans son atelier, j'ai eu la chance de découvrir, d'éprouver la poésie vivante d'une artiste-poète, sa vie longtemps dévouée à l'art, la poésie, la beauté. Toujours elle m'inspire et me donne envie d'écrire suivant ma voie. J'ai la chance de partager son amitié sincère.

« *Mon amour est en moi*
armure souterraine
un pôle migratoire
tendre aveuglement »

A-M.S

(1) Jeanne Bessière est présentée ici <http://www.printempsdespoetes.com/>
Jeanne-Bessiere. Les textes cités ci-dessus sont extraits de *Cinq pièces pour les tombées du jour* et *L'ordre des feuilles* (Barré et Dayez, 1996 p.22)

.....

Michèle Finck

Le choix de Laure-Anne Fillias Bensussan
Balbuendo (Arfuyen, 2012)

No quieras enviarme
de hoy más ya mensajero;
que no saben decirme lo que quiero.
Y todos cuantos vagan
de ti me van mil gracias refiriendo,
y todos más me llagan,
y déjame muriendo
un no sé qué que quedan balbuendo.

Jean de la Croix

Les lignes qui suivent ne prétendent pas à l'analyse du recueil, bien plutôt à un partage de ce qu'il fait résonner en moi, ce qui va à mon corps, mon cœur, mon souffle, et *mon os* (comme dit ici la poète), et par quels chemins, pour que d'autres soient tentés d'y entendre aussi leurs propres élégies, le cri des absents.

D'abord il peut paraître étrange pour présenter ce bel ensemble de trois recueils bien contemporains, de donner en épigraphe un extrait d'un autre très vieux poète.

C'est parce qu'il est bien possible que le titre de l'ouvrage de Michèle Finck, *Balbutiendo*, « en balbutiant », ou « en bégayant », s'enracine en partie dans la mémoire poétique de ce *je ne sais quoi*, *no sé qué* de l'expérience mise en mots par Jean de la Croix.

Il est question pour lui, dans son *Cantico espiritual*, de l'expérience mystique douloureuse du retrait de Dieu, de la perte de la fusion d'amour avec lui. Et même si le parcours poétique de Michèle Finck n'est pas mystique, mais très incarné dans la réalité physique des personnes, la matérialité de la mort, de la sexualité, et de son manque, il s'agit bien ici d'une tentative de saisir l'insaisissable de ce qui fut et n'est plus, d'un aimé aimant qui n'est plus là, mais continue pieusement dans l'incandescence et les déserts de la mémoire, *scansions conjuratrices du noir* sur la page :

Oubli, prends pitié!(...) Mémoire, prends pitié.

Car ce dont il est question dans ces recueils, c'est de la perte d'un être aimé : la rupture avec l'amant et la mort du père.

Sous la lame de l'adieu, Triptyque pour le père mort, Scansion du noir, les trois ensembles de l'ouvrage ferraillent avec la douleur du manque, de l'absence, et du silence de l'autre, qui crucifie le corps, la mémoire, solide pourtant, et la raison qui flanche, comme chez le vieux mystique ; des récurrents coups de hache ou de couteau mettent l'os - la moelle de l'être - à nu comme chez le crucifié de Mathias Grünewald, synesthésie de torture, hululements d'os combattus par le poème :

L'oeiloreille gravite autour de la plaie.

Et grandit. Immense iris

Moiré de rêves qui illuminent la langue.

Ma lecture m'amène d'autant plus au peintre mystique de la Passion de Colmar que la construction du recueil a quelque chose du retable, triptyques, plis, replis, petites et grandes scènes, échos et symétries, que la mort du père est évoquée avec un réalisme d'hôpital, visage révolté et mains calmes, sac poubelle pour le cadavre, et que les souvenirs du père sont explicitement enracinés en Alsace, une Alsace neigeuse et hivernale, jusque dans ses flocons de cerisier.

Si cet *ecce homo* figure l'agonie du père, c'est aussi celle d'une amante, l'endeuillée, dont le corps est amputé du corps aimé de l'autre depuis que fut "*tranchée au couteau la tresse de [leurs] torses, et qui cri[e] / Seule pieds nus sur / La lame de l'adieu.*"

À travers la neige glacée ou *bègue* de la page ou de l'enfance, ou à travers la dérision de sa propre démente, la dérision *des ailes de géant* de la poésie, paralysées par la douleur tout autant qu'exigées par elle - *Mademoiselle Albatroce*, blanche et noire à la fois, pensionnaire du Docteur Bidenlair, c'est elle -, cette femme, cette voix, rêve de mettre le feu à l'accent aigu fautif

du marbrier sur l'épithaphe *in memoriam* de son père, pour garder vives au moins ses attentes sur la langue et sa haine de l'à-peu-près.

Bien des poètes l'accompagnent. Pour elle comme pour nous, ils convoquent la beauté de la langue pour penser la douleur et conjurer sa folie ; à travers leurs mots, leurs lieux, et leurs ponts, passe sa propre langue : Baudelaire, Nerval au Luxembourg, Apollinaire à Paris, Arvers avec Rilke... et puis Char, Goethe, Quasimodo, Éluard : *Elle est debout sur mes paupières*, dit-il de son *Amoureuse*, et Finck renvoie *L'empreinte digitale de ton âme / Est posée à jamais sur mes paupières. Je chancelle de trop de mémoire...* Les mots vivants des morts initiateurs la font passeuse pour nous, à son tour, de beaux lambeaux d'amour dans la grâce écorchée vive de l'Italie du Sud, de la Sicile, de la Corse.

Je voudrais évoquer aussi la musique du recueil, la place des sons, tantôt squelettes phonétiques qui maintiennent les poèmes, parapets de pointillés (qu'évoque le *silence entre deux notes de Soleil sonore*) à suivre pour ne pas perdre pied dans la rumeur du chagrin ; sons matières à mâcher et masser, faute d'avoir sous les sens le corps aimé comme dans *Passages de nuages en Sicile* (pp. 12-14) ; berceuses à l'enfant orpheline (*À l'écoute*). Ainsi s'inscrivent aussi dans les rythmes et leurs sons le propos des poèmes, ou bien souffle court et balbutiements de la phrase nominale (*Scriptorium*, p.63), *L'os atroce* (p.69), ou bien fugues à motifs et contrepoints comme le "more heart" de *À deux voix* (p.55), où alternent des phrases nominales surréelles mais qui tissent ensemble un fil, parole éperdue et perdue de la fille, et des strophes longues, qui commencent par *Savoir que...* ou *Se souvenir que...*, dans lesquelles la succession de subordonnées, en développant posément des éléments de discours du père, permet à la conscience de la fille de reprendre la main, pour qu'à la fin les deux motifs de la fugue se fondent en ce qui serait en musique une puissante coda :

Pour une épithaphe de neige : « more heart ».

Si j'ajoute à propos de ce dernier poème qu'il s'agit de l'admiration du père pour le chef d'orchestre Charles Munch, il sera clair, j'espère, que la musique et les musiciens (Bach, Messiaen...) sont aussi un des propos des poèmes, un lien par-delà la mort entre le père mort et sa fille, l'incarnation d'un héritage.

Il me reste à vous laisser découvrir par vous-mêmes ce merveilleux piano de paille qui ouvre le triptyque au père, et qui, outre l'admiration qu'il fonde pour l'homme qui le fit, nous invite aussi, lui emboîtant modestement le pas, à monter des bûchers d'allumettes de mots, à faire feu de choses simples, à chercher, comme le peintre Soulages, *nos scansions de ce noir* qui n'est pas que cendre mais chaleur et lumière. Car, dit-elle,

*J'écris pour quelqu'un menotté de douleur
Qui regarde le noir se balafre de rêves.*

L-A.F-B.

*gesti semplici
contatto con me e con il cosmo*

il mare c'è sempre



En la mineur

Au détour d'un jour, une phrase me percute le cœur :

“Parler de soi en la mineur, la note préférée des romantiques mélancoliques. »

Exactement dans le ton de mon fragile état d'âme passager.
Parce que parler, écrire, des fois je me demande...

Je me demande si le message ne m'a pas été envoyé par Tyché. Vous savez, la divinité de la Fortune qui joue, dans la mythologie grecque, avec le destin des mortels comme avec une balle.

Par Zeus ! derrière quel nuage ai-je glané la citation ?
Mystère et boule de gomme. Arabique. En un clin d'œil me voici propulsée en Égypte.

Quel plaisir, de-ci de-là, de grappiller des mots au bout des doigts.

*Gomme arabique, sprezzatura, wonderful, laïla tov, baklava...
la niña de la casa !*

Dire que j'ai été la *niña* de la *casa*...

Comme c'est loin. Nostalgie. Des images se forment.
Retrouver une photo, me remémorer quelques notes de musique, en la mineur ou pas.

Et me voilà propulsée en majeure mélancolie.

Vite. Oublier ma mémoire.

Occuper le corps. Mettre de l'ordre. Faire une tarte aux abricots. Biner, sarcler, arroser le jardin.

Justement, ce pauvre sécateur abandonné sur un muret a l'air déprimé. Et les épis de lavande n'en peuvent plus d'attendre. L'heure de la cueillette a sonné.

Vite. Vite. Les fleurs odorantes dans les mouchoirs noués, à déposer sur les étagères, dans les tiroirs, à distribuer aux enfants.

Au passage, ramasser un peu de patience. Aller au bout... de tout... demande de la constance.

La tâche, ardue, me parfume d'une humeur de brume languoureuse. Je devrais la glisser au milieu des mouchoirs enrubannés.

D'autre part, ne pas sous-estimer l'avenir.

La semaine dernière, nous est tombé du ciel un chaton tigré à la langue râpeuse.

En cette année 2020, la lettre par laquelle les prénoms des chatons commencent est le R.

Miaou ! Le nom de baptême du tigre de poche est... Raoul !

J.A.

06/07/20

Rebutts d'un scrabble cauchemardesque

N, K,W et Q sont sortis du sac.

Pièces de bois poli, rejetés du damier, écume des tours de table, jamais part du grand jeu où mot compte double, voire triple. Bloquent la partie. Plombent la vie. Coupent les ailes de la langue. Et on rumine.

N, grogonne, en plein dans le nez, nananère, W, si peu voyelle, peine à décoincer ce groupe sans un poil d'air, écrasée entre deux sons de gorge, K-Q, K-Q, ça aboie, insulte, mord, rugit, fait grincer le chaos...

N

N, allez, passe encore. N pour en finir avec la haine.

N pour nettoyer, à l'eau salée.

N comme nue. Une nuée enveloppe le personnage dont je ne vois que les pieds crochetant l'extrême bord de la roche, sans doute les pieds d'un je-qui-rêve, peut-être un je toute nue si les pieds le sont. La falaise est à pic, claire, de la pierre chauffée à blanc. Tout au bord comme d'un plongeur, bras ouverts. C'est beau, et éblouissant de lumière.

Le seul mouvement, c'est la mer, à peine plus intensément bleue que la nue, très loin, très en bas, très profonde. Au-dessus des pieds, le je-qui-rêve admire scotché, happé, le bleu liminal, surface lisse dessous, sauf au loin là où il crache un peu de bave blanche autour de quelques rocs ; c'est la mer qui boit salement le ciel à grands coups de langue, et les orteils nus agrippés sur le bord chauffent, s'agitent, et les poumons au-dessus s'emplissent d'iode, de sel, d'air, une immense respiration. Ça veut bouger. Élan. La peur est très forte de ce désirable saut de l'ange. Mais le désir plus violent que la peur.

Lumière blanche, la scène tient à l'écart la nuit. En plein cœur du sommeil s'est absenté le noir qui nuit ; ce n'est donc pas seulement un cauchemar, une tentation de néant, mais peut-être aussi le risque d'un plongeon terriblement vital, l'âme encore perchée sur le nuage qui précède l'éveil.

K

K comme képi

La petite bouclée venue dire au revoir à son père à la gare voit une forêt de képis, avec un k comme celui de son imagier où les lettres commencent à donner de la voix dans ses jeux, son sommeil et ses fantaisies éveillées.

Les képis disent guerre - qui, pour être une forme civilisée du primitif et cruel amok, ne l'exclut jamais, mais, ouf, la petite n'en sait rien -, ils sont très haut, très haut sur des têtes d'œuf sans visage. Berk, pense le bébé.

Le père, lui, porte un simple calot, avec son petit c de pékin. Le k ne lui va pas tellement, à ce père-là, même celui de kippa, mais il fait avec, et mange du kochon. Avec un sourire qui rit de son mieux, sa moustache de Clark Gable et un vrai visage, il soulève à hauteur de ses yeux le criquet minuscule et jacassier, si contente de passer au-dessus des visières, d'arriver au regard du père, qui lui claque un gros kiss sur chaque joue avant de la faire redescendre sur terre. Évidemment toute la scène est en kaki, voire caca d'oie.

KO, la petite robe rose. Mais si pleurer, papa triste, OK ?

Bisous ou pas, c'est bien d'un cauchemar qu'il s'agit, d'un cauchemar d'assaut, semi-automatique, car robe rose ne se réveille pas avant le départ du train, et ça s'éloigne en rafales sales comme d'une kalachnikov.

(À suivre)

L-A.F-B

Pillage et Cueillage

De l'or sous nos pieds, parfois noir, des terres rares, uranium, gaz de schiste, que nous allons cueillir dans des terres lointaines ou des océans / Nous sommes de grands cueilleurs d'une autre espèce, en Sociétés Anonymes, nous faisons fi des saisons / le temps est suspendu et la cueillette perpétuelle / Nous pouvons ainsi faire la nique aux dieux plus besoin de sacrifices, d'offrandes, de supplications ! / À nous les arbres et autres feuillages, les rivières et autres eaux, la terre, le vent, le ciel, la mer, les montagnes / Nous mettons tout en œuvre pour plier un peu plus le monde, afin qu'il s'accorde à nos désirs / La nuit quand nous contemplons les étoiles leur inaccessibilité nous paraissait comme une garantie du mystère / Maintenant que l'univers s'offre à nous, plus de limites, rien ne pourra nous arrêter dans cette quête infinie, cette espèce de Graal que l'on ne trouvera jamais / Mais peut-être est-ce notre destin cette course infinie après une chimère, cette carotte au bout du bâton qui fait avancer les ânes / Nous sommes des flambeurs qui jouons aux dés pour bâtir l'avenir, et nous les avons pipés / La beauté doit s'incliner devant n'importe quelle forme de laideur qui se fait passer pour elle, dans ces conditions Charybde et Scylla ne sont jamais loin !

G.X

Esquisse pour un printemps

Dans chaque je t'aime
s'ébrouait un oiseau
Un brin d'herbe paraphait
un oubli de neige

Du torrent vif à suivre
les pierres se heurtaient effarées

Les signes n'apparaissent
jamais seuls
en ouverture devant
tout un troupeau d'impatiences

Seins à l'air
le printemps allait un train d'enfer

L'air gracieusement offert
sur papier d'argent

Au bord des pupilles
les éclairs des enseignes

L'œil ripoliné des femmes
leurs meutes dans l'air frais odorantes

Déjà les nouvelles graves
se faisaient justice

Du cœur troué de l'ombre
des bouquets de lucioles giclaient

M-Ch.R.

Petits carnets

On n'efface pas l'amour, ni la souffrance, ni la révolte, et surtout pas l'envie de vivre. Ce désir fulgurant écrit, gravé, conservé dans des petits carnets, dans des lettres, des cartes postales. Les écrits restent et s'ils disparaissent un temps, ils ne manquent pas de surgir au détour d'un déménagement, d'un deuil, tous ces tris qui font apparaître les traces les plus intimes de nos vies.

Je vous livre un petit centon de mes découvertes récentes, ces carnets ont vingt ans, avant que le numérique ne les remplace par des disques durs (le vilain mot !)

*“Je vous parle d'un temps à contre-courant,
un nonsens qui ne peut se frayer un passage
au-delà des illusions.*

*Le dehors ouvre sur la mer, le dedans se ferme
sur les souvenirs.*

*L'errance de mes amours perdues. Fuir, fuir seule,
fuir où ?*

Douleur incontournable d'une contradiction.

N'oublie jamais ce temps volé à la vie.

*Descendance, transmission, il faut construire l'instant
pas à pas dans l'empreinte.*

Ainsi entrainé en moi la passion de la terre.

*Et le froid persistait dans le foyer éteint de cette maison
que nous n'avions pas su faire vivre.*

*Pertes, séparations, Ma petite fille pourquoi faut-il
que tu deviennes femme ?*

*Mon petit garçon, t'ai-je seulement appris à devenir
un homme ?*

*L'amitié, voir fleurir la fleur d'amandier, planter des
rosiers, une viole chante Bach. Les verres sirotent avec
les abeilles, le vin sucré se goûte, se lape, se babine.
Naissances, le temps d'aujourd'hui n'est que patience.
Il rit d'un rire tendre comme une dragée, la poussière de
soleil s'éparpille dans sa petite main ouverte.
Ne fais jamais pleurer ta maman, jamais.
Se peut-il que tu sois source, petit enfant !
Ma terre, celle qui me porte et me fait avancer,
il est des saisons tendres, et des nuits étoilées et des vents
qui caressent, et des oiseaux qui frôlent, je respire !
Jeune de mémoire, jaune de soleil, voici un genêt
couleur d'or, né d'un éclat de lumière.
Apprivoiser les mots, apprivoiser les rides et l'idée
de la mort, au plus près de son mystère essayer de vivre.”*

Je referme mes carnets et je les range précieusement,
pour qui retrouvera ma trace.

A.C.
septembre 2020

Mission

Comme elles ont glané les épis négligés,
... ramasser ses souvenirs de l'enfance, saisis
du rebord de l'oubli, à l'encoignure
des jours pressés.
... surprendre l'envol d'un son connu
martelé d'images, un mot retrouvé émerveillé
d'émotions, la saveur d'un fruit
ou le goût de la vague dans la rondeur molle
de la chair de l'oursin
et toujours interroger notre devenir.

Oui ! j'ai crié en silence
au fond des corridors de l'adolescence
après avoir tant prié l'ange gardien des nuits
attablées de mauvaises lunes
qu'il nous garde sauvés des désastres
et des monstres,
j'ai cueilli le bouquet de boutons d'or
dans le pré nimbé de printemps et de rosée,
en tablier de ciel boutonné dans le dos,
j'ai porté volonté de sainteté comme un cilice
sur la peau jusqu'à l'impossible mesure,
à la peine des parents je voulus peser
le poids de la plume,
et déjà, l'Espoir, fragile poupée
de verre, tenue d'une main tendue
au malheur.

Tel va le vent qui ondule les blés,
gonfle la vague, soulève la tempête,
la terre fatiguée de tant de prédatons,
jusqu'au désastre s'apprête à épuiser
le souffle même de la Vie,
comme cueillir et glaner
sont devenus exploiter,
sont devenus piller.

Le temps des conquêtes est périmé
ce sont vieilles lunes,
une peau de serpent
abandonnée sur la dune.
Notre Mission, ultime,
la plus urgente,
solidaires de toutes vies
envers et contre les adversités :
Garder Vivable la Terre

Le monde VIVANT.

A-M.S.

Piano aux Jacobins

Concert inaugural
8 septembre 2020
Nicolas ANGELICH

* * *

musique
(architrave du Sacré)

de ferveur levée
sont les vitraux alentour

et douce-amère
l'odeur de la foi
au quinconce des buis taillés

extra-lucide
l'élan noir
des cyprès ensilencés

et plus profonde l'écoute
à la margelle du puits
penchée

(pour cette **connaissance du soir**)

au glissando de crépuscule
(pour cette **musique anuitée**)

d'épaulement serein
d'accolade
à l'Humain
qui
sans nul masque
nous viendra
ré-envisagée soudain

Cl.B.
15 sept. 2020

Ombres croisées

Se bousculent et meurent
Lentement les heures,
Les unes après les autres

Toi tu pleures, eux ils dansent.
Eux ils dansent dans ta larme.

Sous son uniforme d'inélégance,
Le Temps boutonne tes peurs
Sans rythme ni respiration.

Eux ils jouent, eux ils s'amuseent,
eux, n'en savent rien du tout.

Heureusement le soleil brille
Tel un chant d'oiseau,
Cicatrice de ta gaîté.

On remonte, on redescend,
sous la coupole virevoltant.

Épais comme un seul mur,
Les nuages se déchirent :
Minuscule griffure bleue.

Toi tu pleures, ça leur plaît..
Qui es-tu, mon joli masque ?

J-J.M.

- Les quatre distiques de ce texte sont forgés à partir de vers glanés dans "Mouvement" (1967) in *De la mort sans exagérer* de Wislawa Szymborska



S'abonner à Filigranes

FRANCE	Normal (4 numéros)	30 €
FRANCE	PDF (étudiants, chômeurs)	20 €
FRANCE	Soutien (4 numéros)	46 €
ÉTRANGER	Normal (4 numéros)	33 €
ÉTRANGER	Soutien (4 numéros)	46 €
BIBLIOTHÈQUES	(3 numéros / un an)	27 €

Chèque à FILIGRANES (Code IBAN sur demande)

Commander d'anciens numéros

- "Ça déborde" (N° 105)
 - "Pas de danses" (N° 104)
 - "Sur la corde raide" (N° 103)
 - "Emrunts, empreintes" (N° 102)
 - "1.0.1" (N° 101)
 - "100% création" (N° 100)
- Le numéro + frais de port : 12 €

Travailler avec Filigranes

Les détails des trois numéros de la saison 2020 "Récupés et maraudés" sont à découvrir sur www.filigraneslarevue.fr

Envoyer des textes à Filigranes

Filigranes publie par principe des textes courts (4000 signes maximum), en relation avec les thèmes annoncés. Sauf cas de force majeure, la revue ne prend en compte que les textes saisis sur ordinateur, qui lui parviennent par courriel. Plus d'informations sur...

<http://filigraneslarevue.fr/qui-nous-sommes/nos-projets>

Filigranes - Revue quadrimestrielle

N° 106 "Glanages" Décembre 2020
 Directeur de la publication : Michel NEUMAYER
 Odette NEUMAYER (Co-fondatrice † 2013)
 Les Amis de Filigranes - Association Loi 1901 - ISSN 0296-6409 -
 1, Allée de la Ste Baume - F 13470 CARNOUX

Dépôt légal - 4^{ème} trimestre 2020

Dépôt chez l'imprimeur : décembre 2020
 Reprossystem - 83000 TOULON

Nous contacter

<http://filigraneslarevue.fr>
om.neumayer@arobase.free.fr